



ISBN : 978-2-88892-168-4
Copyright © 2013 by Éditions Xenia
C. P. 429, 1951 Sion, Suisse
www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com
Tel +41 27 327 52 67 | Fax +41 27 327 52 66
skype : xeniabooks

Philippe Leignel

L'espace pour mourir

POÈMES

Xenja



*La marche à la mort sait-elle
ce qu'il en coûte d'avoir été?*

André Velter



PRÉLUDE

Les fleuves se remontent, n'est-ce pas ?

Et c'est après coup que l'on reconstitue — ou reconstruit de toutes pièces — ce que l'on appelle un événement, réel ou supposé.

Dans les « stances » qui suivent et qui sont toutes reliées à une seule figure imaginaire, j'ai voulu récolter et rassembler, comme en trace d'un désert foudroyé, ces éclats de verre au sol, après le passage de l'éclair.

Et rien de plus.

C'est pour cette raison — et pour d'autres encore — que la numérotation hésite à descendre ou à remonter le temps de la lecture, comme un chiffre en vertige, *les métamorphoses du cercle* — l'écriture seule, dans la nuit, ce fanal à peine entraperçu d'où repérer sa propre chute. Ou son salut.

Avant l'absence.



DANS L'OUBLI



1
(102)

Oui, la terre aime
nos corps enfants
dans ses lèvres de fugue.
Et le long vin de ses cadences
perle la chair où s'étreignent déjà
le Grand Pays que nos yeux dansent en silence
et la cendre semée sur le temps qu'on foudroie —
belle main que je suis lentement à rêver ton visage.
Ta voix chemine dans mon sang.

2
(101)

Ce sont des reflets dans la chair,
à peine une illusion des doigts,
qui me font la promesse
de crêtes sous azur
et la blancheur de coques renversées.
Je n'ai pas d'autre image pour me voir :
mer, hier...,
ton âme dans l'encens.
J'ai suivi l'eau légère.
Je marche vers la passe.

3
(100)

Des ailes caressantes,
ces ciels qui pleuvent sur les lèvres,
ces corps de blancheur que l'on boit
sur la grâce liquide, tout un monde à ton ombre
et dans le souffle,
au rythme doux sur les visages :
c'est bien là le blasphème levé
et la respiration seule d'un dieu.

4

(99)

Le miroir a germé,
là où penche le saule,
le cri
dans l'été que nos mains baisent en silence.
Mais j'ai tendu mes yeux.
Et j'ai bu comme on prie le haut mal où sa voix
parlait de châteaux en errance,
de longues palmes sous l'été,
dans l'attente du jour.

5

(98)

Dans la poudre aux eaux d'ombre
le matin lance l'hirondelle ;
et sa chute laissée
s'élève dans le vent,
comme une poignée d'éternelle
ruisselante et fugace.
Tes yeux,
des passereaux sur la montagne.

6

(97)

Car le corps en gisant
là, sur la roche rouge,
les hanches lâches
en forme de hauts golfes,
le cou très nu, sa chevelure s'ouvre sur un lys,
comme une flamme noire échappée de la chair.
Une terre s'avance.

7

(96)

Le port aux eaux marbrées,
les lunes d'ailes qui glissaient dans sa lèvre d'élue,
le haut large où des mâts se dispersent,
c'est tout un corps du monde,
cet éveil sur la mer éclaboussée d'oiseaux :
c'est le coup de couteau retiré de mon flanc.

8

(95)

Mais dans l'air noble
le héron vole sur mon sang
comme un doigt sur la lèvre,
la pluie douce qui veut luire,
le feu dans l'ombre de son œil,
le cou de grâce et le lac incendié,
le lent val de mon âme.
Un nord attend que nous l'aimions.

9

(94)

Nappes qui errent,
sables aux îles,
fumées d'ivresse dans l'azur.
Devant les eaux le cormoran brisé
sèche ses ailes sur la braise.
Alors les flots se bronzent,
fouettés d'un vent si libre que le visage s'ouvre
dans le seul blé du monde.
Je reprends terre à ce serment.

10
(93)

J'ai voulu que ce soit un adieu.
Blessé d'espérance ravie,
j'étais argonaute sans or,
dans les brassées d'un ciel de traîne,
semé de roses foudroyées.
Mais ta voix me portait dans un lent drapé de murmures.
Je rêvais ta vie sauve et la houle des seins,
je léchais des eaux d'ombres en partance
et ton nom s'ouvrait au désert.

11
(92)

Il n'est ici qu'une lettre amoureuse ;
et l'on s'ouvre la veine,
on charrie des étoiles dans le vol des mers bleues
s'effondrant au rocher qu'elles caressent de leur plaie.
Lointains, Lyssia, le sais-tu,
de grands navires de solitude s'évadent vers le clair
et l'on sent des étés qui parlent à l'air nu,
les vents s'adoucissant au soir.
Tu es cet oiseau blanc baigné dans l'agonie.
La nuit s'épuise sur ton corps.

12

(91)

Et dans l'or d'ombre,
ô source claire,
un dégel aérien sous l'aile blanche
comme une peau,
un visage dormant,
c'est là ma soif,
mon corps de nuit,
le havre et les eaux enfantées
et c'est ta bouche qui me dit :
« La maison nous portait.
Les flots s'envolent vers la mer ! »

13
(90)

L'amour immense —
et je n'ai pas d'autre route,
la jetée du mystère,
sous nos pas le vieux ciel reflété,
ces braises nées de ta cendre.
Je lève les yeux et je suis.

14

(89)

C'est un espace vu,
un corps des eaux caressé de tes larmes.
Et dans le soupir de la vague une perle s'éteint
devant la roche où se dessine un héron gris.
La nuit s'entrouvre de ton nom.
Je lèche des yeux dans cette âme.
Tu ne seras jamais l'abandonnée.

15

(88)

Le silence
et cette barque lente
allègent une écume de plomb
où j'étreins ton sillage,
une laisse où se ronge la flamme défunte,
mordant l'aurore et le chemin.
Tu es le lys obscur où je perds mon étoile,
désarmé par ta voix.
Je ne suis plus de cet adieu.

16

(87)

Le soleil roule
en dardant son épée au milieu des oiseaux
et la cendre dans l'or.
Je n'entends plus que cette voix,
seul, au reflet que la vague désire,
ce souffle rejeté et le cri du milan.
Je ne suis plus l'aimé,
les flots lavent mon nom d'avant la nuit lucide
et le vent des départs.
Il n'est pas d'autre issue que la beauté.

17

(86)

Des navires d'air évadés sur les ors,
je les vois dans mes cris,
moi, l'idiot, par les rues de la ville,
comme un crâne invisible à la recherche des yeux noirs,
de la chevelure de gouffre,
de la neige d'un corps où descend mon espoir,
aperçu dans le vide,
l'azur éclair où je m'élançe sur ta bouche.
La terre enfante sa lumière.

18

(85)

La terre est un miroir.
Et c'est bien là que tout me nargue :
les yeux de nuit, l'ovale lunaison,
l'étrange murmure du noir,
tout un songe adoré du regard où s'efface,
sous les pas d'une aimée,
cette absence qu'on nomme – et le sang des départs.
Les eaux sont caressées d'espace
et ton ombre me voile.

19

(84)

C'est dans le soleil des grands chênes
que passe le vent d'est,
une ombre aux cheveux bleus
là où le sous-bois s'illumine,
traversé de rayons,
dans la caresse et ses présences ou le vol d'une pie
et l'oubli blanc du monde.
Nos pas ne se mêleront plus.

20

(83)

Croisant les eaux marbrées,
un vol de colverts en étages
trace des signes dans la brume,
devant les monts si bleus.

Mais derrière la passe,
l'éclat du grand or d'Italie.

Je vais.

Je parle dans l'oubli.

Et je suis enfin né comme on change de peau.

TOUT EST VRAI

